

Une pensée de la relation : Franz Boas et le concept de “ type ”

Camille Joseph

► **To cite this version:**

Camille Joseph. Une pensée de la relation : Franz Boas et le concept de “ type ”. Sociétés Plurielles, Presses de l'INALCO, 2018, Épistémologies du pluriel. hal-01692795

HAL Id: hal-01692795

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01692795>

Submitted on 29 Jan 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNE PENSÉE DE LA RELATION : FRANZ BOAS
ET LE CONCEPT DE « TYPE »

Camille Joseph, Professeure agrégée
Université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis,
Département d'études des pays anglophones

***Sociétés Plurielles* n° 2**
Epistémologies du pluriel

Les **Presses de l'Inalco** publient des ouvrages scientifiques et des revues qui associent aires culturelles et champs disciplinaires. Elles diffusent les bonnes pratiques éditoriales définies par BSN.

EXIGENCE DE QUALITÉ avec des évaluations en double aveugle ;

OPEN ACCESS : diffusion internationale et ouvrages toujours disponibles ;

LICENCES D'ÉDITION SOUS CREATIVE COMMONS pour protéger les auteurs et leurs droits ;

PUBLICATIONS MULTISUPPORTS ET ENRICHISSEMENTS sémantiques et audio-visuels ;

MÉTADONNÉES MULTILINGUES : titres, résumés, mots-clés.

L'offre éditoriale s'organise autour de collections aires géographiques (AsieS, EuropeS, AfriqueS, MéditerranéeS, TransAireS, AmériqueS, OcéanieS) et de séries correspondant à des regroupements disciplinaires (langues et linguistique, sciences humaines et sociales, arts et lettres, sciences politiques, économiques et juridiques, oralité, traduction).

Les **Presses de l'Inalco** éditent de nombreuses revues : *Cahiers balkaniques*, *Cahiers de littérature orale*, *Cipango*, *Cipango – Japanese studies*, *Études océan Indien*, *Études finno-ougriennes*, *Mandenkan*, *Slovo*, *Sociétés Plurielles*, *Yod*.

Une pensée de la relation : Franz Boas et le concept de « type »

Camille Joseph, Professeure agrégée
Université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis,
Département d'études des pays anglophones

On connaît les contributions de l'anthropologue américain d'origine allemande Franz Boas (1858-1942) à l'étude des mythes ou encore des langues indiennes. Il incarne un mouvement décisif de rupture avec une vision « biologisante » de la culture et est célébré pour avoir magistralement démontré l'absence de corrélation directe entre la langue, la race et la culture. Une expérience personnelle de l'antisémitisme et une sensibilité exacerbée à la xénophobie qui régnait alors en Allemagne et aux États-Unis jouèrent chez lui un rôle déterminant. Né dans une famille d'origine juive où les idéaux révolutionnaires de 1848 avaient rencontré un fort écho, Boas défendit très tôt ses idées, parfois même en duel, l'épée à la main, face à l'antisémitisme de ses camarades d'université.

Boas fut également très impliqué dans la définition des objets de sa discipline, qu'il divisait en quatre domaines : l'anthropologie linguistique, l'anthropologie culturelle, l'archéologie et l'anthropologie physique. Ses contributions à cette dernière branche de l'anthropologie – plus de 180 articles consacrés à l'anthropométrie, l'influence de l'environnement, la croissance des enfants ou encore l'ostéométrie – font rarement l'objet de lectures approfondies en France, les commentateurs préférant insister sur l'aspect antiraciste du travail de l'anthropologue. Aux États-Unis, où l'anthropologie physique existe encore au sein de départements d'anthropologie très actifs et où la notion de « race » n'a pas, comme en France, disparu des débats scientifiques, les historiens de la discipline accordent toujours une place importante à Boas, soit qu'ils célèbrent le champion du culturalisme, soit qu'ils s'emploient à débusquer les connotations

racistes de certains passages de ses textes¹. Quant aux données anthropométriques brutes collectées par Boas, elles sont encore plus négligées, même si elles ont été peu à peu exhumées des archives du Musée d'histoire naturelle de New York à partir des années 1990 et réexaminées par des spécialistes des questions de statistiques biologiques².

L'anthropométrie est immanquablement associée par le lecteur contemporain à des pages sombres de la science et de l'histoire, ce qui rend aujourd'hui difficile la lecture de ces textes d'anthropologie physique comme le lieu de l'élaboration d'une véritable pensée critique. Comment lire aujourd'hui les textes où Boas discute de la pertinence de tel ou tel système de classification raciale, des effets du métissage, de la pertinence de l'usage de la moyenne appliquée aux mesures crâniennes prélevées sur une population indienne ? Faut-il ne voir là qu'un savant pris dans les débats de son temps et qui ne serait somme toute pas parvenu à se départir de préjugés répandus dans toute la communauté scientifique ? L'anthropologie physique, fondée sur la définition et la comparaison de « types », paraît en effet entrer dans une certaine forme de contradiction avec le combat contre le racisme. Peut-on défaire les théories démontrant la hiérarchie entre races sans rejeter du même coup toute forme d'essentialisme ?

Les articles de Boas consacrés à ces questions sont très nombreux et échelonnés tout au long de la carrière de l'anthropologue. En Allemagne déjà, Boas s'était formé aux méthodes anthropométriques auprès de Rudolf Virchow. Dès son premier terrain en Colombie britannique, en 1886, il collecta lui-même des mesures sur des crânes, exhumés avec réticence, comme en témoignent ses carnets de terrain. Quelques pages étaient toujours réservées, dans ses rapports ethnographiques, à une présentation de l'aspect physique des tribus étudiées. Une fois aux États-Unis, Boas mena dès 1892 à la Clark University des enquêtes sur la croissance des écoliers new-yorkais. En 1894, il évoqua pour la première fois en public la question du lien entre capacités mentales et race devant

1. Récemment, Tracy TESLOW (2014) a souligné que la période de l'entre-deux-guerres était à la fois la plus décisive pour comprendre la postérité du concept de « race » aux États-Unis et aussi la moins étudiée. Elle insiste notamment sur la position en réalité complexe de Boas dans l'élaboration d'une science anthropologique encore largement raciale et pourtant antiraciste.

2. Voir par exemple R.L. JANTZ & *al.*, 1992 ; C.S. SPARKS & R.L. JANTZ, 2002 ; ou encore GRAVLEE & *al.*, 2003. En France, il n'existe à ma connaissance aucune étude précise sur l'anthropologie physique de Boas, à l'exception de l'article de Céline TRAUTMANN-WALLER (2013), qui replace Boas dans une généalogie allemande sur la question de l'unité de l'humanité.

l'American Association for the Advancement of Science, un geste tout à la fois scientifique et politique. Dans les premières décennies du XX^e siècle, les travaux anthropométriques de Boas abordaient de front des questions sociales brûlantes. Face à l'arrivée massive de nouveaux immigrants à la fin du XIX^e siècle, hommes politiques et scientifiques américains brandirent la menace de la fin de la suprématie et de la pureté de la race anglo-saxonne, qu'il fallait tenter de protéger en mettant des limites à cette immigration « indésirable ». Boas affronta sur leur propre terrain les tenants de telles théories. Pour le compte de la commission Dillingham, créée par le gouvernement américain en 1907 pour trouver des « solutions » à l'immigration récente, il examina les caractéristiques anthropométriques de plus de 17 000 immigrants et de leurs descendants. L'enquête, qui dura de 1908 à 1910, occupa une équipe de treize assistants qui collectèrent une série de mesures anthropométriques sur un échantillon de sept groupes : Juifs d'Europe centrale, Bohémiens, Siciliens, Napolitains, Polonais, Hongrois et Écossais. Ce fut le seul rapport qui, à la différence des quarante autres commandés par le Congrès américain, ne concluait pas au danger social représenté par les nouveaux immigrants.

Boas était convaincu que ses travaux sur les nouveaux immigrants permettraient de trouver les bonnes réponses aux « problèmes » d'assimilation posés par ces arrivées massives. Sa sensibilité aux questions d'égalité et de liberté se manifeste tout particulièrement dans ses textes consacrés aux Noirs américains. En 1906, à l'invitation de W.E.B. Du Bois, Boas prononça devant des étudiants noirs de l'université d'Atlanta une conférence qui fit forte impression sur le futur co-fondateur de la National Association for the Advancement of Colored People : « Franz Boas vint en 1906 à l'université d'Atlanta où j'enseignais l'histoire et dit devant une classe d'étudiants : n'ayez pas honte de votre passé africain ; puis il relata l'histoire millénaire des royaumes noirs sub-sahariens. Je restai sans voix. » (Du Bois 2007 : xxxi). Comme le montre Vernon J. Williams, l'influence des études anthropométriques de Boas sur l'intelligentsia noire américaine fut fondamentale. Pour Du Bois, par exemple, qui s'était déjà efforcé de démonter l'idée d'une homogénéité de la « race » noire à partir des années 1890, l'anthropologie physique de Boas constitua une réelle force subversive, plus puissante encore qu'une analyse strictement sociologique (Williams, 1996 : 41sq).

Au regard des prises de position antiracistes de Boas, auxquelles son nom est inévitablement lié, les travaux du savant consacrés à la race et aux types physiques n'apparaissent pas seulement comme des entreprises de délégitimation de l'anthropologie physique et des théories racialistes et eugénistes dominantes à l'époque mais, au contraire, comme un lieu où s'élaborent des redéfinitions précises de certains concepts clé qui ouvrent de nouvelles perspectives pour cette science en particulier et pour les sciences sociales en général. C'est l'une de ces notions

fondamentales, à laquelle on identifie habituellement l'approche essentialiste de l'anthropologie physique de la première moitié du XX^e siècle, que cet article se propose d'examiner en détail : le type. La critique d'une définition homogène des types humains permet à l'anthropologue de remettre en question l'existence d'individus « typiques » et, par suite, la possibilité de toute classification raciale. Dans un premier temps, nous examinerons ici comment les enquêtes sur l'immigration américaine permirent à Boas de démontrer l'instabilité, tant spatiale qu'historique, des types humains. Dans un second temps, nous décrirons la façon dont l'anthropologue a utilisé les méthodes statistiques de son temps pour établir cette instabilité et, dès lors, conclure à la variabilité fondamentale du type. Celui-ci, nous le verrons dans un troisième temps, cesse d'apparaître comme une catégorie dont les contours seraient bien délimitables pour être en fait défini comme une variable mathématique utilisée à des fins de comparaison. Nous relèverons enfin l'importance décisive occupée dans la réflexion boasienne par le principe de corrélation, appliqué aux caractéristiques d'un éventuel « type », et son rôle dans le développement d'une pensée de la relation.

Instabilité et plasticité des « types »

Boas n'a eu de cesse, dans ses nombreux textes consacrés à la question de la race aux États-Unis et aux débats sur les conséquences supposées de l'amalgame des différents groupes immigrés dans le « corps » de la nation américaine, de rappeler le caractère historiquement infondé de l'existence de types physiques « purs »³. Ainsi, par exemple, dans un article publié dans la revue *Science* en 1909 sur « les problèmes de la race en Amérique », qui fut en partie repris dans *The Mind of Primitive Man* (1911), Boas cherchait à renverser les échafaudages théoriques dressés par les nativistes et à contester tout fondement scientifique à la théorie de la prétendue dégénérescence physique et morale de la « race » blanche américaine sous l'afflux des vagues d'immigrés européens. La démonstration se voulait avant tout historique : Boas passait en revue les différents mouvements d'immigration sur le sol des États-Unis, depuis les premiers colons européens, avant de récuser la spécificité de la situation américaine par une comparaison avec l'histoire

3. Tandis que, jusque dans les années 1890, on trouve dans les textes de Boas des remarques sur la capacité crânienne inférieure des Noirs par rapport aux Blancs, il semble que le début du XX^e siècle marque un tournant. En effet, l'arrivée massive d'une population noire du sud vers les grandes villes de la côte Est incita Boas, toujours porté par ses idéaux réformistes, à se pencher de plus près sur le « problème noir » et à tenter d'y apporter une réponse scientifique. Voir WILLIAMS (1996 : 16).

européenne : « Quand on parle des types européens, on a coutume de considérer qu'il s'agit là, par comparaison [avec les types américains], de souches pures. Il n'est pas difficile de montrer que c'est là une idée fausse. » (Boas, 1911b : 255) En prenant l'exemple de l'Italie, puis de l'Angleterre, il montrait ainsi qu'il n'avait jamais existé et qu'il n'existait nulle part aucune « pureté » raciale. Tandis que le mélange des races était souvent interprété comme la cause de leur « abâtardissement » (« *mongrelization* »), Boas insistait au contraire sur le fait que l'absence de mixité raciale tendait à aller dans le sens d'un affaiblissement du caractère d'un peuple. C'était là un renversement complet des théories défendues par les tenants de la thèse « puriste ». Pour ces derniers, en effet, les races non blanches étaient non seulement inférieures mais également « impures » d'un point de vue biologique, c'est-à-dire porteuses de tares transmissibles. Boas, en utilisant l'exemple européen, rappelait d'une manière détournée aux Américains de « souche pure » européenne, qu'ils étaient eux-mêmes le produit de métissages s'étant produits depuis des siècles dans l'Ancien Monde. Pas davantage qu'on ne pouvait prétendre à l'existence d'un type européen « pur », on ne pouvait dès lors défendre l'idée d'un type américain « pur ».

Mais Boas reconnaissait que ses adversaires scientifiques autant que politiques n'allaient pas se satisfaire de comparaisons et de généralisations historiques, dont il se méfiait lui-même profondément. Il commençait par leur concéder le caractère spécifique de la situation américaine, pour retourner ensuite complètement leurs conclusions. Si, d'un côté, il n'avait jamais existé de « type pur » dans l'histoire de l'humanité, il est vrai que, au début du XX^e siècle, la question de l'immigration et du métissage se posait dans un contexte urbain nouveau : la population américaine des grandes villes où Boas mena l'enquête était plus dense et plus nombreuse qu'elle ne l'avait été en Europe. Cependant, c'est précisément ce contexte historique particulier qui expliquait que le processus de métissage fût moins développé sur le sol américain que dans les mouvements migratoires européens. Aux États-Unis, la densité de population des villes tendait en effet à favoriser la ségrégation des différents groupes ethniques. Néanmoins, Boas s'abstenait de prévoir le devenir de la population américaine et se contentait d'indiquer que l'évolution actuelle avait plutôt tendance à aller dans le sens d'un « blanchissement » de la population noire.

L'instabilité « historique » des types humains se doublait de leur grande plasticité et, en particulier, de leur capacité à être modifiés sous l'effet de l'environnement. C'était là une des conclusions remarquables de l'enquête que Boas mena pour le compte de la commission Dillingham et dont une première partie des résultats fut publiée en 1909 sous le titre *Changes in the Bodily Form of Descendants of Immigrants*, le rapport final paraissant quant à lui en 1911,

au moment même où l'Eugenics Record Office, un institut de recherche sur l'eugénisme et l'hérédité, était créé sous l'impulsion de Harry H. Laughlin, l'un des plus fervents partisans de la stérilisation obligatoire des « inadaptés » (*unfit*). Parmi les résultats importants de son étude, Boas montrait que les enfants nés après l'arrivée de leurs parents sur le sol américain présentaient un type très différent de celui de leur mère, et concluait ainsi que « l'effet du milieu américain s'exerce immédiatement » (Boas, 1911a : 61). Mais il faisait preuve de grande prudence et éliminait progressivement et méthodologiquement toutes les objections possibles : pur effet statistique tendant à masquer le changement de composition des immigrants au fil du temps ; effet mécanique de la tradition de couchage des enfants aux États-Unis⁴ ; enfants nés de père américain, etc. Face aux tenants de l'hérédité absolue des critères raciaux, parmi lesquels l'indice céphalique, véritable « vache sacrée » (Howell, 1959 : 112) des études statistiques sur les types raciaux, Boas démontrait au contraire « la nette plasticité » (Boas, 1911c : 103) des types humains et l'instabilité des critères physiologiques les plus fixes en apparence, défaisant du même coup les hiérarchies raciales : « Il est évident que l'on doit abandonner la vieille conception de la stabilité absolue des types humains et, avec elle, la croyance dans la supériorité héréditaire de certains types sur les autres. » (*Idem*)

On peut s'étonner de la présence de Boas dans la liste des savants consultés par une commission réunie par un sénateur du Vermont, William P. Dillingham, qui défendait la mise en place d'une politique d'immigration très restrictive. En réalité, la proposition avait émané de Boas lui-même, qui vit là une occasion de bénéficier des moyens financiers et humains de mener une vaste enquête sur un sujet qui l'intéressait depuis longtemps (Tibor, 2009). Mais la réception des conclusions du rapport de Boas fut pour le moins houleuse. Frank Tibor évoque les attaques féroces publiées dans la presse nationale, ainsi que les réactions très vives de plusieurs savants, aux États-Unis et à l'étranger (*ibid.*). Dans un article particulièrement virulent, Paul Radosavljevich, professeur de pédagogie à la New York University, s'en prenait ainsi aux calculs et aux statistiques de Boas (1911). Celui-ci prit la chose au sérieux, moins en raison de la pertinence et de la portée des critiques que parce que le texte était paru dans la revue *American Anthropologist*, la plus sérieuse publication anthropologique

4. Boas évoque dans son rapport l'impact potentiel de la position du nourrisson dans son berceau sur la forme du crâne, un couchage permanent sur le dos entraînant une tête plus courte. Aux États-Unis, précise Boas, le nouveau-né américain évolue « librement » et dort sur le côté (Boas, 1911a : 71).

de l'époque. Cette réponse, publiée dans cette même revue l'année suivante, donna à Boas l'occasion de rappeler les grandes conclusions de son travail et de s'appliquer à démontrer les « défauts de méthode » d'un « prétendu expert » ne connaissant pas certains principes d'« arithmétique élémentaire » (Boas, 1912 : 533). Son ancien étudiant Robert Lowie s'insurgea lui aussi contre le caractère scientifiquement peu fondé des remarques de Radosavljevich dans les pages du magazine *Science* (Lowie, 1911). En 1928 encore, Boas réagit aux différentes critiques qui ne cessèrent de lui être adressées en publiant cette fois les données « brutes » de son enquête (Boas, 1928).

Boas avait lui-même été surpris des résultats de ses analyses. Ses hypothèses sur l'influence de l'environnement sont d'ailleurs encore aujourd'hui discutées avec enthousiasme aux États-Unis, comme nous l'avons noté dans notre introduction. La démonstration de l'instabilité de certains traits physiques tenus pour immuablement fixes joua un rôle fondamental dans l'opposition aux théories eugénistes de l'époque. Mais Boas notait également la variabilité au sein d'un même groupe, allant même jusqu'à affirmer que les différences étaient plus grandes entre individus de même race qu'entre individus de races différentes. Ainsi, dans *The Mind of Primitive Man*, publié en 1911, il commençait son chapitre consacré à l'influence de l'environnement sur les types humains par une mise en évidence de la variété non seulement des types, mais surtout de la diversité présente au sein de chacun. Si on pouvait en apparence distinguer sans difficulté le « Norvégien » et le « Nègre », expliquait Boas, on ne pouvait en revanche défendre l'existence d'un seul type « noir », les variations à l'intérieur même de ce groupe, dont on aurait pu penser que les frontières étaient bien délimitées et bien visibles, étant considérables (Boas 1911b : 31). Ainsi, c'est parce que certains types renfermaient en eux-mêmes d'innombrables variations que les comparaisons entre plusieurs types s'avéraient nécessairement grossières, voire impossibles. En outre, certains individus d'un même groupe ressemblaient en réalité à ceux d'un autre groupe : « Les variétés constituant chaque race se chevauchent. » (*Ibid.* : 34) Ces « chevauchements » (« *overlapping* »), qui ne sont pas sans rappeler les débordements que Boas repérait dans les mythes et les formes artistiques qui circulent et migrent entre les différents peuples indiens de la Côte nord-ouest du continent américain (Kalinowski, 2013), révélaient, en creux, l'unicité de l'espèce humaine ou, tout au moins, l'absence de grandes discontinuités entre les races. L'anthropologue français Paul Topinard, contemporain de Boas, parvenait, pour cet aspect des choses au moins, à la même conclusion dans son ouvrage *L'Homme dans la nature* : « On ne saurait trop le répéter, le type de race, d'espèce ou de tout autre groupe zoologique est l'image abstraite qu'on se fait d'une quintessence de caractères autour de laquelle oscillent des variations individuelles

allant insensiblement se confondre avec celles d'autres quintessences voisines. » (Topinard, 1990 [1891] : 88) Les types se présentaient alors comme des unités non hétérogènes entre elles, idée déjà présente chez Darwin, qui se plaisait à citer des auteurs ayant chacun identifié un nombre différent de races humaines et qui voyait là la preuve de la non-discontinuité des races et, par suite, l'impossibilité d'établir pour chacune une série de traits distinctifs évidents.

La démonstration de l'instabilité et de la plasticité des types permettait à Boas d'engager une remise en question radicale des classifications raciales, qui apparaissaient alors comme nécessairement arbitraires :

En réalité, le type d'une population est toujours une abstraction des singularités remarquables repérées dans une masse d'individus, dont on présuppose que la combinaison se trouve représentée dans un seul individu. La détermination de ces singularités remarquables dépend en grande partie des expériences antérieures de l'observateur et non de la valeur morphologique des traits observés. Cela explique la diversité des points de vue en ce qui concerne les classifications taxinomiques. (Boas, 1940b [1936] : 173)

Chez Topinard, la critique du type relevait plutôt de la critique de l'amateurisme ou de l'impatience des savants engagés dans ces études : « [Le type] n'est pas une réalité objective, mais le fruit d'un travail personnel, dans lequel on met toujours un peu de son sentiment, de ses tendances, parfois de ses désirs. (...) Il s'ensuit que la valeur d'un type de race, découvert ou reconstitué tient en grande partie à la valeur scientifique de son auteur, à l'autorité de son nom (...). » (Topinard, 1990 [1891] : 88-89) Mais on trouve chez lui comme chez Boas une même méfiance pour les abstractions qui ne recouvrent pas de réalités objectives. Le type est toujours une élaboration de l'esprit et, à ce titre, Boas mit toute son ardeur à démonter les fondations de ces classifications souvent trop rapides. Sa réflexion se traduit ainsi par une articulation intéressante entre « race » et « type ». C'est bien le concept de « race », et non celui de « type », qui concentra les efforts de hiérarchisation des polygénistes, dont les travaux de Samuel G. Morton, aux États-Unis, sont représentatifs. Dans un compte rendu de l'ouvrage de l'anthropologue allemand Paul Ehrenreich sur l'anthropométrie des premiers habitants du Brésil, Boas se félicitait à ce propos du fait que l'anthropologue allemand réservait le terme de « race » aux « divisions principales de l'humanité » et préférait celui de « type » pour nommer « les variétés au sein de ces divisions principales » (Boas, 1897 : 880). Ainsi, le fait de travailler sur le type plutôt que sur la race était déjà une manière pour Boas de décaler son regard en allant se focaliser sur ce qui, au sein d'une apparente unité, révélait de la différence, et de déjouer par

là même les pièges taxinomiques de généralisations trop hâtives fondées sur des critères non scientifiques :

[Paul Ehrenreich] explique avec raison une grande partie de la confusion qui règne dans la littérature anthropologique par l'absence d'une distinction claire entre les groupes principaux et leurs subdivisions et, en particulier, par la tendance récente à se contenter de quelques critères anthropométriques pour établir une nouvelle race. (*Idem*)

Pour Boas, l'objectif n'était pas d'aller immédiatement rechercher la ressemblance, le même, mais au contraire d'étudier la variation dans une démarche incessante de distinction qui décalait dans l'avenir toute possibilité de synthèse et mettait à l'épreuve les ensembles déjà constitués par le passé.

Types et statistiques

Se pose alors le problème de l'usage du concept de « type » chez Boas. Si celui-ci n'est plus stable, ni fixe, mais toujours hétérogène et soumis à d'infinies variations dont l'anthropologue doit s'efforcer de retracer l'histoire, comment Boas a-t-il pu l'utiliser dans ses études anthropométriques ? Dans sa réponse à Radosavljevich, évoquée plus haut, Boas s'attachait tout particulièrement à revenir sur les principes utilisés pour mesurer les individus étudiés et à démontrer la validité de ses calculs statistiques. Alors que Radosavljevich lui reprochait d'avoir utilisé de « simples moyennes », Boas se voyait obligé de préciser ce qu'il entendait par « type biologique » (Boas, 1912 : 541). Il faut dire ici un mot des méthodes et, en particulier, des statistiques, qui lui permirent de penser son modèle des variations tout en proposant une approche radicalement innovante des modèles mathématiques existants⁵. Nombreux sont les textes dans lesquels Boas rappelle que la somatologie, selon l'expression employée alors pour désigner la branche physique de l'anthropologie, s'était précisément développée dans le but de fournir un cadre scientifique à l'étude de la diversité humaine : « Notre intérêt pour les moindres différences est à tel point plus développé quand il s'agit des hommes que des animaux ou des plantes, que c'est dans ce domaine que fut d'abord ressenti le besoin de précision quantitative. » (Boas, 1904 : 520) Cette insistance répétée sur l'importance des mesures par rapport aux descriptions verbales des formes exté-

5. Pour une analyse très complète de la « révolution » introduite par Boas dans le domaine de la statistique, voir l'article que lui a consacré Yu Xie (Xie, 1988).

rieurement visibles est à replacer dans un débat entre les tenants d'une approche strictement morphologique des types physiques – Ehrenreich par exemple – et les partisans d'une approche exclusivement numérique, qui prenait notamment en compte l'indice céphalique comme critère absolu. Dans son article consacré à une lecture critique des travaux d'Ehrenreich, Boas rappelait tout d'abord qu'une approche des types physiques uniquement fondée sur une série de mesures appliquées de manière systématique à chaque cas étudié aboutit bien évidemment à des résultats absurdes, donnant ici raison à l'anthropologue allemand. Ainsi, des mesures différentes – par exemple un indice céphalique distinct chez deux individus – peuvent se traduire en réalité par un aspect physique semblable : « Les mesures doivent toujours avoir une signification biologique. Dès qu'elles la perdent, elles perdent du même coup leur valeur descriptive. » (Boas, 1899 : 104) Chaque chiffre tiré de l'observation doit renvoyer à une réalité au risque de devenir une pure abstraction appliquée sans discrimination à n'importe quelle série d'individus. Mais Boas reprochait à Ehrenreich d'avoir négligé « la valeur principale et fondamentale des mesures numériques » qui est d'« illustrer l'amplitude de la variabilité des types », en particulier quand ces derniers sont très proches : « Plus les types qu'on compare se ressemblent, plus il devient difficile de décrire avec des mots leurs subtiles différences. » (Boas, 1897 : 880-881) De manière plus décisive encore, Ehrenreich avait négligé le rôle principal des mesures chiffrées, celui d'illustrer l'éventail des variations des types : « Le type habitant une région donnée ne peut être défini de manière satisfaisante en le remplaçant par des traits descriptifs sélectionnés d'après l'observation, même la plus minutieuse. » (*ibid.* : 881.)

Cette idée possédait un corollaire important : « Il est impossible (...) de représenter un type par un individu typique. » (*Idem.*) Cette distinction fondamentale entre « type » et « individu typique » recouvre toute la perspective boasienne et explique comment Boas a pu renouveler le concept de « type » par le biais des études statistiques. Son approche s'oppose de façon radicale à un autre « type », celui de Quetelet. En effet, les contemporains de Boas fondaient encore pour une large part leurs recherches anthropométriques sur l'idée de moyenne et, derrière elle, celle de l'individu « typique ». Depuis Quetelet, l'anthropométrie s'était certes tournée peu à peu vers la question de l'évolution des types, sous l'impulsion décisive des théories darwiniennes, mais elle restait très influencée par les travaux du savant belge sur l'« homme moyen ». Dans plusieurs textes consacrés aux questions anthropométriques, Boas rendait hommage aux études pionnières de Quetelet, qui avait montré que la distribution des données anthropométriques suivait la loi normale, également connue sous sa forme graphique de courbe en cloche sous le nom de courbe de

Gauss⁶. Selon Maurice Halbwachs, qui consacra en 1912 sa thèse complémentaire à l'homme moyen de Quetelet, cette théorie reposait sur l'idée selon laquelle « dans les sciences biologiques et sociales, les observations, à mesure qu'elles se multiplient, dégagent des types, c'est-à-dire que les cas observés se répartissent autour d'une moyenne, et que la loi de leur répartition correspond à la loi de répartition des probabilités dont la courbe peut se déterminer par le calcul. » (Halbwachs, 2010 [1912] : 14) Halbwachs montrait comment Quetelet s'était détourné des différences, grâce au calcul des moyennes, pour chercher à dévoiler l'unité du genre humain : « L'homme moyen pris pour les différentes régions de la terre, pourrait être considéré comme un simple individu ; et la moyenne de toutes les tailles particulières formerait la taille type de l'homme dans sa plus large acception » (Quetelet *in* Halbwachs, 2010 [1912] : 28). Les tailles, réparties de manière toujours régulière selon Quetelet, pourraient être résumées en une taille moyenne, et il en serait ainsi pour toutes les caractéristiques mesurables, le résultat étant un « être fictif », selon l'expression du statisticien, qui se dessinerait comme l'individu « typique » d'une population donnée⁷. La partie centrale de la courbe de Gauss (loi normale), en forme de cloche, représentait ainsi, pour Quetelet, une zone de « normalité », les différences individuelles relevant quant à elles de la « loi des causes accidentelles ». Les caractéristiques du type étaient donc le résultat de causes constantes suivant les lois de la probabilité, tandis que les déviations individuelles étaient quant à elles accidentelles. Par suite, Quetelet allait jusqu'à identifier le « beau » au type moyen, toute déviation se trouvant dès lors qualifiée de monstruosité.

Cette perspective typologisante, selon laquelle l'homme moyen est la perfection que les individus observés dans la nature trahissent par leurs imperfections, ne pouvait qu'être profondément étrangère à la vision de Boas. Celui-ci résuma ses critiques à l'égard de la moyenne dans un article de 1893 paru dans la revue de l'Association américaine de statistiques. A l'appui d'une discussion très précise sur les enjeux de l'usage de la moyenne, de la médiane et de la fréquence, il listait une série d'arguments montrant que les calculs de moyenne sont toujours trompeurs et ne doivent en aucun cas permettre de conclure à l'existence d'un individu typique moyen auquel comparer tous les autres. Remettre en cause la moyenne et la possibilité de l'utiliser pour déterminer le « type idéal » d'une population

6. Rappelons que le jeune Boas avait un temps pensé consacrer une thèse à la loi de Gauss (Cole, 1999 : 52).

7. Cette équivalence entre homme moyen et type est également relevée par Yu Xie (Xie, 1988 : 273).

donnée, c'était avant tout récuser l'idée de Quetelet selon laquelle la distribution des données anthropométriques suit toujours la loi de probabilité. En réalité, rappelait Boas, c'est le cas « de façon générale uniquement » (Boas, 1893 : 572). D'un point de vue biologique, le type rencontré dans une population donnée n'est pas, nous l'avons vu plus haut, le produit du croisement d'individus descendant d'un type uniforme, celui-ci n'ayant aucune réalité historique. Mais que se passe-t-il quand deux types distincts se reproduisent, se mélangent ? Observe-t-on alors, comme produit de cette union, des individus d'un type « intermédiaire », à savoir des individus dont les traits seraient la moyenne des caractéristiques de leurs deux parents ? Boas, qui traita la question de la mixité dans de nombreux articles, montrait en réalité que « les lois de l'hérédité sont telles qu'il y a une tendance à la reproduction de traits ancestraux et non à la production de nouveaux traits intermédiaires. » (*Idem*) La notion de « type », que Boas écartait de toute invariabilité, de toute fixité, s'avère donc être profondément fluctuante au niveau de sa descendance. C'est dans la reproduction que le mouvement, le changement se perçoit le mieux et, en particulier, à travers l'idée d'« hérédité alternative » (« *alternative inheritance* »). Ainsi, dans ses études sur les types mixtes (*mixed types*) indiens, Boas avait mis en évidence le fait que le descendant d'un couple composé d'individus représentant deux types distincts, possède des traits non pas intermédiaires – c'était l'idée de Galton qui parlait de « *intermediate type* », c'est-à-dire d'un type présentant les caractéristiques moyennes de celles de ses parents – , mais des caractéristiques présentant une affinité plus ou moins grande avec l'un ou l'autre type parental.

On peut déceler ici l'influence sur Boas de la redécouverte, aux alentours de 1900, des lois de l'hérédité de Georg Mendel, avec lesquelles il prit cependant une certaine distance. Son analyse est en effet distincte à la fois de celle de Galton et de celle de Mendel dans le sens où il insistait sur l'apparition de nouveaux types dans le processus de mixité : il ne s'agit ni d'un type qu'on pourrait déduire à partir d'une moyenne des mesures des parents (Galton), ni d'un type relevant soit d'un type parental, soit de l'autre (Mendel)⁸. Dès lors, la présence du pluriel – ici de deux types parentaux distincts – entraîne une forme d'innovation, d'invention. La biologie se fait le lieu d'une articulation entre la transmission

8. Boas, on le voit, était très en avance sur la fusion des découvertes génétiques de Mendel avec la théorie de l'évolution. Les premiers mécanismes de l'hérédité commencèrent à être entrevus et expliqués par Mendel, mais il faut attendre les années 1950 et la découverte de la structure de l'ADN pour donner « corps » à la génétique. Soulignons au passage que Boas était très attaché à l'idée d'une imprévisibilité fondamentale du processus à l'œuvre dans l'évolution.

prévisible de certains caractères et leur possible modification sous l'effet de causes externes (l'environnement, dans notre exemple des immigrants européens évoqué plus haut). L'invention est un processus de différenciation qui travaille le vivant : quelque chose se transmet – c'est l'hérédité – et quelque chose est créé – c'est la transformation. En se concentrant sur les processus de mixité, Boas mettait l'accent sur le moment où ces deux processus sont concomitants, permettant ainsi à la nouveauté et à l'imprévisible de s'immiscer, et sur le potentiel créatif, pour ainsi dire, du métissage.

Outre ces aspects d'ordre strictement biologique, Boas critiqua également les conclusions de certains de ses contemporains d'un point de vue mathématique, en rappelant que si une variable est fonction d'une autre, la moyenne de cette variable n'est pas identique à la fonction de la moyenne de l'autre. Il illustrait cette erreur en prenant deux exemples, à commencer par celui des statues de l'« Américain typique » élaborées à partir des mesures relevées par Dudley Allen Sargent, spécialiste des questions d'éducation physique, sur une classe d'élèves. Ces statues étaient créées sur la base d'une combinaison de la moyenne des mensurations de tous les élèves mélangés ensemble. L'autre exemple était celui des Indiens vivant dans la région des Grands lacs. La courbe exprimant la longueur et la largeur de leur tête présente une loi normale. Mais la moyenne de ces mesures, le point haut de la cloche, ne correspond en réalité pas à la moyenne des deux sous-groupes composant ces tribus, à savoir les Indiens de l'Est et ceux de l'Ouest. Rassemblés dans une même réserve parce qu'ils parlent la même langue, ces Indiens présentent en réalité deux types physiques différents, et toute tentative d'exprimer un type unique par une moyenne aboutit alors à un résultat absurde puisqu'aucun individu existant réellement n'est alors « typique ».

On retrouve cette même critique de la possibilité de « fondre » dans une seule image le « type » d'une population donnée dans une remarque rapide, mais significative, à propos de la photographie composite inventée par le britannique Francis Galton. Présenté pour la première fois devant l'Institut d'anthropologie de Grande-Bretagne en 1878, ce procédé devait permettre, en superposant sur une même plaque photographique le visage des différents individus composant un même groupe, d'obtenir « avec une précision mécanique, une image générique : elle ne représente aucun homme en particulier, mais livre le portrait d'une figure imaginaire possédant les traits moyens de n'importe quel groupe d'hommes⁹ » (Galton, 1878 : 132). Boas, s'il

9. Sur une comparaison plus détaillée de la photographie anthropométrique chez Galton et Boas, voir JOSEPH (2016).

concédaient que la photographie ou le dessin composite paraissaient prometteurs « en théorie », soulignait que ces procédés n'étaient en réalité pas fiables « en pratique » (Boas, 1897 : 881). Ce genre de portraits ne pouvait en effet pas donner la mesure de la variabilité d'un même type, point décisif pour Boas, on l'a vu. Le « type » ne peut jamais se subsumer en un individu abstrait, fictif. C'est toujours en réalité un groupe : « La description [du type] doit inclure tous les individus afin d'illustrer la composition du groupe étudié. » (*Idem.*) Le type n'est plus équivalent à la moyenne, comme chez Quetelet, mais plutôt à une série de formes, même si Boas concédait volontiers que la moyenne, en tant que « critère discriminant », était indispensable : deux séries de mesures ne présentant pas la même moyenne étaient nécessairement différentes (Boas, 1940c [1913] : 176).

Le type comme variable

L'anthropologie physique telle que la pensait Boas se donnait pour objet non pas l'individu « moyen », agrégat, si l'on peut dire, de toutes les moyennes calculées à partir d'un groupe, mais la répartition des mesures prises sur un ensemble d'individus, que ce groupe soit social ou contenu dans un espace limité. Boas posait ainsi, nous l'avons déjà dit, la variabilité au cœur du travail anthropologique :

Un tableau qui nous donne la fréquence des différentes formes exprimées en mesures relevées sur un groupe, nous offre une vision globale de la variabilité du groupe étudié. Il est alors possible d'étudier la distribution des formes par le biais des méthodes statistiques ; on peut déterminer le type qui prédomine et la façon dont il varie. (Boas, 1899 : 104)

Le type est conçu, au singulier, comme point de départ de l'étude, mais il est immédiatement investi de ses propres variations ; il n'existe, pourrait-on dire, que variable, pluriel. Au singulier, dès lors, il n'est qu'une catégorie de convenance, comme Boas croyait bon de le rappeler à Radosavljevich : « Le fait que les anthropologues ont l'habitude de qualifier les têtes possédant un indice largeur-longueur de 80 et plus, de brachycéphales, ne fait pas de la brachycéphalie un type biologique distinct ; ce n'est qu'une simple convenance descriptive. » (Boas 1912 : 542) La question, pour Boas, n'est pas simplement d'établir la diversité au sein d'un type, c'est surtout d'étudier la « distribution des formes ». Avec cette expression, il ne mettait pas l'accent sur la recherche essentialiste des types à des fins de classification (avec l'horizon d'une classification hiérarchique), mais sur leur répartition, tant géographique qu'historique. Pour Boas, en effet, la branche biologique de l'anthropologie devait se pencher sur « l'évolution morphologique de l'homme et le développement des variétés » (Boas, 1904 : 521). En plaçant

ainsi la forme au centre de ses préoccupations, dans la mise en présence de ses variantes, Boas s'opposait à la « souveraineté de la similitude » qui caractérisait l'anthropologie du XIX^e siècle, pour reprendre l'expression de Gildas Salmon, et introduisait une rupture épistémologique décisive dans la démarche comparatiste (Salmon, 2013 : 193). À l'inverse d'une science des moyennes, c'est-à-dire des ressemblances, telle qu'elle avait été pensée par Quetelet, la statistique boasienne se présentait comme le lieu privilégié d'une science des variantes, héritière de la tradition biométrique qui avait découvert que variation et hérédité ne sont pas des forces antagonistes.

L'insistance sur les questions de répartition et de distribution, puisqu'elle va dans le sens contraire d'une conception « moyenne » du type, induit une acception différente du concept lui-même. Boas préférait au modèle d'une multitude d'individus « fondus » en un seul, un mouvement opposé, centrifuge et non plus centripète, produisant un éclatement des unités pour faire apparaître la variation. Toute étude du type, Boas le répétait à l'envi, doit être précédée d'une analyse très fine de la répartition des traits observés, précisément parce que le type n'est plus « un », il est devenu pluriel et doit être reconstruit en tant que tel. Dans un passage où étaient comparés le poids (constant) d'un centimètre cube d'eau pure et la taille (moyenne) d'un Écossais, Boas proposait de regarder le type non pas comme une constante mathématique mais bien comme une variable : « Une constante est la mesure d'un objet complètement défini, une variable est la série des mesures de tous les individus, définis de façon incomplète, qui composent une classe. » (Boas, 1940c [1913] : 177) Pour que la variable devienne constante, poursuivait Boas, il faudrait avoir connaissance de toutes les influences qui déterminent chaque individu du groupe. Or, on ne peut déterminer les différentes races composant une population en se fondant seulement sur des observations et des mesures. C'est là « une tâche sans espoir » : « Sans une connaissance très détaillée des lois de l'hérédité pour chacun des traits considérés, la tâche est semblable à celle d'un mathématicien devant résoudre, sans autres données disponibles, une équation comprenant un grand nombre d'inconnues. » (Boas, 1940b [1936] : 172-173) Devant cette impossibilité, l'anthropologue doit s'accommoder du fait qu'il ne peut travailler qu'à l'échelle du groupe, « la variabilité n'[étant] pas un problème spécifiquement biologique mais l'expression du fait que les individus d'une classe sont soumis à des influences inconnues. » (*Ibid.* : 177-178) Par suite, les écarts observés par rapport à la moyenne ne sont plus perçus comme des marques d'étrangeté ou d'erreurs accidentelles et extérieures, toute déviation par rapport au « type idéal » (« *ideal type* »), c'est-à-dire la moyenne de tous les individus considérés de manière indifférenciée, ne constituant pas nécessairement une anomalie. Chaque individu participe à la définition des frontières du groupe, qui est dessiné par l'anthropologue en prenant

en compte l'éventail de sa variabilité. C'était finalement l'objet de sa critique principale adressée à Radosavljevich :

Puisque tous les phénomènes biologiques sont des phénomènes variables, le type biologique, à savoir tous les individus composant un groupe, doit faire l'objet d'une énumération des fréquences de l'occurrence de toutes les variantes (*variates*) constituant le type en question. (Boas, 1912 : 542)

À une époque qui pratiquait l'assimilation, posture politique autant que scientifique – aux États-Unis par exemple, un Indien est un Américain, du moins en partie, et tel Indien est assimilé à tel autre – Boas défendait au contraire le principe de distinction grâce au concept fondamental de « variabilité ». Ce travail s'avérait avant tout historique, Boas insistant de façon régulière sur la nécessité de connaître l'évolution des différents ensembles composant une population donnée. Cette approche constituait le point de départ indispensable de tout comptage ou classement qui, eux, ne pouvaient se fonder que sur le rapprochement du même et de la similitude. C'est en prenant en compte la variation au sein de chaque type humain que l'anthropologue pouvait espérer aboutir à une définition plus précise et objective de la diversité observable :

Le groupe doit être considéré comme une *classe* et sa variabilité doit être déterminée par la définition de la classe en question. Il faut toujours orienter notre analyse détaillée de la classe de façon à découvrir de nouveaux principes de classification faisant apparaître des sous-classes dont la variabilité est moins importante que celle de la classe d'origine. (Boas, 1922 : 427)

L'anthropologue se fixait ainsi pour objet d'affiner les groupes d'abord grossièrement définis en différents sous-groupes de variabilité plus faible, à l'image de ces Indiens des Grands lacs qu'il fallait en réalité sous-diviser en Indiens de l'Est et Indiens de l'Ouest. Cette mise en avant de la variation qui fait du « type » un concept toujours hétérogène, instable et profondément plastique, ne signifie donc pas que Boas renonçait à la démarche taxinomique. Il lui restait fidèle à deux points de vue au moins. Premièrement, il refusait les extrapolations de ses collègues qui, à partir de maigres échantillons constitués à partir de groupes homogènes, dressaient des tableaux de répartition des races humaines. Comme pour la collecte d'objets ethnographiques (entendus au sens large), Boas défendait au contraire une pratique de l'échantillonnage le plus large possible. Ensuite, il ne portait aucun jugement, ni sur les erreurs manifestes de ses contemporains, ni sur les résultats qu'il obtenait en refaisant leurs calculs et leurs démonstrations. L'anti-essentialisme qui caractérise l'approche boasienne doit ainsi se lire comme une critique adressée à l'amateurisme des typologies

ignorant les leçons du darwinisme à une époque où, aux États-Unis, la théorie de l'évolution perdait rapidement de son influence (Bowler, 1989 : 246sq.). Sa position face à cette sorte de « mauvaise » taxinomie consistait non seulement à en souligner les apories, mais aussi à remettre fondamentalement en cause ses présupposés et à chercher des critères réellement scientifiques pour l'établissement de groupes humains. Pour constituer l'unité qui va servir à établir la courbe statistique – le type –, il faut d'abord avoir saisi son hétérogénéité, avoir dépassé une vision de la diversité des types humains comme « niches » plus ou moins bien séparées entre elles. Le type (ou la « sous-espèce » pour emprunter au vocabulaire de la biologie) est donc une catégorie de convenance qui correspond à un choix personnel du savant lui permettant de rendre compte de la diversité humaine telle qu'elle se répartit géographiquement. Boas concluait dans un article posthume que le concept de type était en effet « une construction subjective. Qu'il possède ou non une réalité objective, cela ne peut être déterminé qu'au moyen d'enquêtes spécifiques. » (Boas, 1943 : 312) Boas se refusait à écarter toute possibilité pour le type de recouvrir une réalité tangible, d'incarner une entité homogène. Mais cette étape ne pouvait avoir lieu que dans un dernier temps qui, chez Boas, était sans cesse repoussé. Tout cela n'aboutissait donc pas à un rejet du « type » : la possibilité de définir ses contours était pour ainsi dire laissée en suspens, le temps pour l'anthropologue de parvenir à un échantillonnage satisfaisant à partir duquel une montée en abstraction serait possible. Mais si Boas a peut-être laissé la possibilité à l'anthropologie de définir des types humains, dont il ne remettait pas fondamentalement en cause l'existence, il est lui-même resté à une étape qui n'en fut pas moins fructueuse pour les sciences sociales modernes. Le concept de « type », plus dynamique que statique chez Boas (Xie, 1988 : 276), lui servit ainsi à penser les mouvements entre les différents groupes humains. A ce titre, on peut décrire le développement de la réflexion boasienne comme celui d'une pensée de la relation.

Une pensée de la relation

L'anti-essentialisme de Boas se signale par son usage répété du concept de corrélation, non seulement dans ses travaux anthropométriques mais aussi dans des textes à caractère plus général, à l'instar de son introduction au *Handbook of American Indian Languages*. Si les travaux de Galton, que Boas tenait en haute estime, avaient permis à la statistique moderne de prendre ses distances avec Quetelet et son « homme moyen » en introduisant la méthode des rangs percentiles pour évaluer la distribution des variations au sein d'une série, c'est plus encore à l'égard de Karl Pearson, disciple de Galton, que Boas reconnut sa dette. En effet, le mathématicien britannique avait développé les idées de Galton sur la corrélation (*correlation*), concept grâce auquel Boas put affiner son intérêt pour la

dissociation et la distinction. Prenant l'exemple de deux hommes appartenant au même type, Pearson avait montré que si le premier fait plus de dix centimètres que la taille moyenne et le second vingt centimètres de plus, alors le tour de poitrine du second sera deux fois plus grand que celui du premier. Les deux mesures, la taille et le tour de poitrine, sont corrélées. Par contre, si le tour de poitrine du second homme n'est pas deux fois plus grand que celui du premier, c'est la preuve que les deux hommes ne sont en réalité pas des représentants du même type. Plus fondamentalement, la corrélation permettait d'envisager le lien entre deux données ou éléments – ici deux mesures – au-delà du simple rapport de cause à effet. Ainsi, dans l'exemple qui vient d'être donné, on aurait tort de dire que le tour de poitrine dépend de la taille de l'individu. Pearson, grâce à sa découverte du coefficient de corrélation (*correlation coefficient*), balaya du revers de la main ce genre d'interprétation limitée aux catégories archaïques de cause et d'effet :

Le véritable problème qui se pose à l'homme est bien plus vaste que celui de la « causalité ». On peut le résumer de la façon suivante : si les « causes » présentent tel ou tel degré de ressemblance, dans quelle mesure les « effets » se ressembleront-ils ?
(Pearson, 1900 : 157)

Comment être sûr qu'un phénomène est le seul à avoir un impact sur un autre ? En faisant varier la cause, suggérait Pearson, on constate en réalité très souvent que l'effet varie lui aussi mais de façon inégale : c'est le degré de corrélation, « catégorie plus large par laquelle il faut remplacer l'ancienne idée de causalité. » (*Idem.*) Plutôt que d'envisager seulement deux modes de relation possible entre deux phénomènes – l'« indépendance absolue » ou la « dépendance absolue » –, Pearson préférait donc la corrélation (ou contingence), terme plus englobant que celui de causalité, qui permet de prendre en compte tous les degrés de dépendance entre deux phénomènes.

Boas s'inspira de cette nouvelle façon de penser un cas particulier de causalité entre les phénomènes. Si ses articles consacrés aux questions d'anthropométrie reviennent en permanence sur cette question, il s'en est également servi dans l'étude de questions linguistiques et ethnologiques. À de nombreuses reprises, il mentionnait ainsi l'absence de corrélation entre langue, race et culture, proposant un modèle où, là encore, la non-coïncidence l'emportait sur des liens de causalité trop généraux et simplistes. Au début de sa carrière d'ethnologue, à partir des travaux de Tylor, il avait même tenté d'appliquer des coefficients de corrélation aux éléments mythologiques collectés dans les tribus de la Côte nord-ouest¹⁰. La

10. En 1936, Boas revient sur ces premiers essais et admet que les données ethnographiques ne sont pas l'équivalent des mesures métriques et, à ce titre, ne peuvent être traitées par le biais des méthodes statistiques et les lois de corrélation (Boas, 1936 : 140).

controverse célèbre sur l'organisation des collections du musée de Washington, fut une autre occasion pour Boas de dénoncer la classification typologique d'Otis Mason, fondée sur l'idée selon laquelle les cultures suivent des phases de développement identiques : si des causes similaires ont des effets similaires, comme le rappelait Boas dans une formule devenue célèbre, l'inverse n'est pas vrai. Sur le terrain anthropométrique, l'idée de corrélation revêtait un caractère fortement critique, comme dans ce texte de 1932 sur « Race et caractère » où il écrivait :

On peut dire, en reprenant un terme très à la mode dans les publications modernes, qu'il existe une corrélation entre les caractéristiques physiques et les caractéristiques mentales d'individus regroupés géographiquement ou socialement. Cependant, corrélation ne veut pas toujours dire relation causale. (Boas, 1940c [1932] : 191)

Substituer la corrélation à la cause, c'était s'engager sur la voie d'un relativisme au sens strict du terme. Comme le rappelle justement Céline Trautmann-Waller, le relativisme boasien peut se résumer à la formule : « x est relatif à y », à savoir l'expression même du principe de corrélation (Trautmann-Waller, 2013 : 74). Nous l'avons dit, toute approche descriptive et classificatoire n'a pas disparu de l'anthropologie physique de Boas. Celui-ci réclamait des instruments de mesures plus fiables contre les descriptions verbales trop vagues, un usage plus systématique et plus avancé des statistiques, un contrôle précis des chiffres, etc. Mais la pratique de la comparaison à l'appui du principe de corrélation ne se résume pas à un relativisme absolu ni à une stricte égalité de valeurs grâce à laquelle, par exemple, les cultures primitives tireraient leur épingle du jeu par une sorte de regard bienveillant. Dans de nombreux textes, Boas « réhabilitait » par exemple les cultures dites primitives en y repérant des éléments de développement philosophique ou technique qui n'avaient rien à envier au « progrès » occidental. Ainsi, le « relativisme » souvent associé au nom de Boas n'est pas une forme postmoderne du pluriel, qui tend paradoxalement à se refondre dans un essentialisme mal déguisé¹¹.

11. C'est ce que perçoit François Laplantine dans le retour, via les États-Unis, d'une vision « étanche » des cultures : « Aujourd'hui encore aux États-Unis, les '*cultural studies*' renforcent l'injonction à la disjonction, je veux dire la volonté de découper des unités homogènes, distinctives, avec des contours et des frontières. Même si les Amérindiens, rebaptisés '*Native Americans*' sont crédités d'une présence par rapport aux descendants des Européens, nous nous trouvons en présence d'un retournement à l'intérieur de la même épistémologie de la séparation qui continue à revendiquer de la pureté, de l'autochtonie, de l'authenticité (...). » (Laplantine, 2000 : x)

Conclusion

En plaçant l'instabilité au cœur même des races humaines, Boas rompait avec une approche résolument essentialiste, l'unité des groupements humains établis par les anthropologues éclatant bien souvent devant la diversité extrêmement grande des individus qui les composent. Cette diversité, qu'il ne s'agit plus seulement de décrire, c'est-à-dire de classer et de ramener à une série d'individualités typiques, doit être analysée comme un ensemble soumis à des processus dynamiques : la variété s'imisce dans un concept aux contours *a priori* bien délimités – le type –, mettant en tension les ambitions taxinomiques de l'anthropométrie et révélant les jeux d'emprunts et de mélanges qui se manifestent dans les limites de la plasticité humaine. C'est précisément en imposant d'aller regarder les variations là où les savants de son temps préféraient chercher l'homogénéité que Boas pouvait rappeler la grande continuité des races humaines. Cette étroite proximité avec certains concepts fondamentaux hérités de la théorie de l'évolution, en particulier celui de corrélation, permet de mieux saisir comment l'anthropologie physique a pu servir de base pour critiquer un certain évolutionnisme culturel. Dans un passage de *The Mind of Primitive Man* consacré à la réfutation des schémas évolutionnistes appliqués aux phénomènes artistiques et culturels, Boas reproche à l'ethnologie d'avoir oublié les leçons de la variabilité mise en lumière dans le domaine biologique :

On s'est pour l'essentiel intéressé à la similitude entre les phénomènes ethniques, tout en négligeant les variations individuelles. Or, dès que nous portons l'attention sur ces dernières, on remarque que les phénomènes ethniques se ressemblent de manière superficielle plus que profonde, seulement en apparence et non en réalité. Notre attention a été attirée par des similitudes inattendues, à tel point que nous en avons oublié les différences ; à l'inverse, dans l'étude des traits physiques de groupes sociaux distincts, c'est l'approche inverse qui prévaut. Puisque la ressemblance entre les principales caractéristiques de la morphologie humaine apparaît de manière évidente, on s'est concentré sur les infimes différences de structure. (Boas, 1911b : 188-189)

Il ne s'agit pas de conclure à une stricte analogie dans la façon dont Boas a pensé les types et les cultures (ou encore les langues). Il n'en reste pas moins que son travail anthropométrique contribua à bouleverser les connaissances de son époque sur l'héritage biologique ou encore sur l'influence du milieu et rendit possible l'émergence d'une pensée de la relation qui ne présuppose aucune ligne de

développement spécifique et rompt avec l'idée d'une causalité unidirectionnelle. Paradoxalement, c'est en se refusant à évacuer les questions biologiques de l'anthropologie américaine naissante que Boas put ensuite faire circuler les connaissances et les méthodes anthropométriques jusqu'à l'étude des langues et des phénomènes culturels. L'anthropologie telle que Boas contribua à l'établir de façon autonome au tournant du XX^e siècle s'est construite donc non pas contre la biologie ou les sciences naturelles, mais plutôt dans un dialogue permanent avec ces disciplines. En ce sens, on s'accorde avec Céline Trautmann-Waller pour y voir la trace d'une critique « de l'intérieur » de la pensée biologique, fondée sur un intérêt réel pour les résultats potentiels des études anthropométriques. L'originalité, voire la modernité, de l'anthropologue ne réside pas dans la mise au rebut de l'anthropologie physique, dont l'idéologie aurait été uniformément raciste et évolutionniste. Son intérêt tient au contraire à son engagement de plain-pied dans le travail empirique de collecte de données et dans le calcul complexe de statistiques viables. Si Boas appelait de ses vœux une anthropologie où les problèmes biologiques de l'anthropologie seraient finalement confiés à la biologie¹², il fut très conscient du caractère prématuré d'une telle étape et n'abandonna jamais le terrain à ses adversaires tant scientifiques que politiques.

12. « Le temps est presque venu quand la branche biologique de l'anthropologie se séparera enfin du reste et deviendra un champ de la biologie. » (Boas, 1904 : 523)

Bibliographie

BOAS, Franz, 1893, "Remarks on the theory of anthropometry", *Journal of the American Statistical Association*, vol. 3, pp. 569-575.

BOAS, Franz, 1897, "Review of Paul Ehrenreich, 'Anthropologische Studien ueber die Ureinwohner Brasiliens', 1897", *Science*, vol. 6, pp. 880-883.

BOAS, Franz, 1899, "Some recent criticisms of physical anthropology", *American Anthropologist*, vol. 1, no 1, pp. 98-106.

BOAS, Franz, 1904, "The history of anthropology", *Science*, vol. 20, pp. 513-524.

BOAS, Franz, 1911a, "Changes in the bodily form of descendants of immigrants", *Final Report of the Immigration Commission*, Washington D.C.: Government Printing Office.

BOAS, Franz, 1911b, *The Mind of Primitive Man*, New York: Macmillan.

BOAS, Franz, 1911c, "Instability of human types", in G. SPILLER (ed.), *Papers on Interracial Problems Communicated to the First Universal Races Congress held at the University of London*, Londres/Boston, King & Son/The World's Peace Foundation, pp. 99-103.

BOAS, Franz, 1912, "Changes in the bodily form of descendants of immigrants", *American Anthropologist*, vol. 14, pp. 530-562.

BOAS, Franz, 1922, "The measurement of differences between variable quantities", *Journal of the American Statistical Association*, vol. 18, pp. 425-445.

BOAS, Franz, 1928, *Materials for the Study of Inheritance in Man*, New York: Columbia University Press.

BOAS, Franz, 1936, "History and science in anthropology : a reply", *American Anthropologist*, vol. 38, no 1, pp. 137-141.

BOAS, Franz, 1940a [1936], "The relations between physical and social anthropology", in BOAS, Franz, *Race, Language and Culture*, New York : Macmillan, pp. 172-175.

BOAS, Franz, 1940b [1913], "The analysis of anthropometrical series", in BOAS, Franz, *Race, Language and Culture*, New York: Macmillan, pp. 176-180.

BOAS, Franz, 1940c [1932], "Race and character", in BOAS, Franz, *Race, Language and Culture*, New York: Macmillan, pp. 191-195.

BOAS, Franz, 1943, "Recent anthropology", *Science*, vol. 98, pp. 311-314, 344-347.

BOWLER, Peter J., 1989, *Evolution. The History of an Idea*, Berkeley & Los Angeles: University of California Press.

COLE, Douglas, 1983, "'The value of a person lies in his Herzensbildung': Franz Boas' Baffin Island Letter-Diary, 1883-1884", in G. J. STOCKING (éd.), *Observers Observed: Essays on Ethnographic Fieldwork*, Madison: University of Wisconsin Press.

COLE, Douglas, 1999, *Franz Boas: The Early Years, 1858-1906*, Seattle: University of Washington Press.

DU BOIS, W.E.B., 2007 [1939], *Black Folk Then and Now*, New York: Oxford University Press.

GALTON, Francis, 1878, "Composite Portraits", *Journal of the Anthropological Institute*, vol. 8, pp. 132-144.

GRAVLEE, Clarence & al., 2003, "Heredity, Environment, and Cranial Form: a Reanalysis of Boas' Immigrant Data", *American Anthropologist*, vol. 105, pp. 125-138.

HALBWACHS, Maurice, 2010 [1912], *la Théorie de l'homme moyen. Essai sur Quetelet et la statistique morale*, Paris : Sens.

HOWELL, William W., 1959, "Boas as Statistician", in GOLDSCHMIDT, Walter (ed.), *The Anthropology of Franz Boas. Essays on the Centennial of His Birth*, *American Anthropological Association Memoir*, vol. 89, pp. 112-116.

R.L. JANTZ & al., 1992, "Variation among North Amerindians: Analysis of Boas's Anthropometric Data", *Human Biology*, vol. 64, no 3, pp. 435-461.

- JOSEPH, Camille, à paraître, “‘Ideas of Beauty’. Franz Boas and anthropometric portraiture”, in POLLOCK, Griselda (ed.), *Science and Portraiture*, Londres : IB Tauris.
- KALINOWSKI, Isabelle, 2013, « Franz Boas et l'exubérance des formes », in ESPAGNE, Michel & KALINOWSKI, Isabelle, *Franz Boas, le Travail du regard*, Paris : Armand Colin, p. 241-270.
- LAPLANTINE, François, 2000, « Préface », in BASTIDE, Roger, *le Prochain et le Lointain*, Paris : L'Harmattan : i-xix.
- LEWIS, Herbert S., 2001, “Boas, Darwin, Science and Anthropology”, *Current Anthropology*, vol. 42, no 3, pp. 381-406.
- LOWIE, Robert, 1911, “Dr. Radosavljevich's ‘Critique’ of Professor Boas”, *Science*, vol. 35, no 901, p. 537-540.
- PEARSON, Karl, 1900, *The Grammar of Science*, London: Adam and Charles Black.
- SALMON, Gildas, 2013, « Forme et variante, Franz Boas dans l'histoire du comparatisme », in ESPAGNE, Michel & KALINOWSKI, Isabelle (ed.), *Franz Boas, le Travail du regard*, Paris : Albin Michel, p. 191-220.
- RADOSAVLJEVICH, Paul, 1911, “Professor Boas’ new theory of the form of the head. A critical contribution to school anthropology”, *American Anthropologist*, vol. 13, pp. 394-436.
- C.S. SPARKS & R.L. JANTZ, 2002, “A Reassessment of Human Cranial Plasticity : Boas Revisited”, *Proceedings of the National Academy of Sciences*, vol. 99, no 23, pp. 14636-14639.
- STOCKING, George W., 1966, “Franz Boas and the culture concept in historical perspective”, *American Anthropologist*, vol. 68, pp. 867-882.
- TESLOW, Tracy, 2014, *Constructing Race. The Science of Bodies and Cultures in American Anthropology*, New York: Cambridge University Press.

TIBOR, Frank, 2009, "The Dillingham Report, Franz Boas, and the Measurement of U.S. 'New' Immigrants, 1907-1911", in STEIDL, Annemarie & al. (ed.). *European Mobility : Internal, International, and Transatlantic Moves in 19th and early 20th Centuries*. Göttingen: V&R Univpress, pp. 101-122.

TOPINARD, Paul, 1990 [1891], *l'Homme dans la nature*, Paris : Jean-Michel Place.

TRAUTMANN-WALLER, Céline, 2013, « Unité de l'humanité, unité de la science ? Boas et l'anthropologie physique », in ESPAGNE, Michel & KALINOWSKI, Isabelle (ed.), *Franz Boas. Le Travail du regard*, Paris : Armand Colin, p. 53-76.

WILLIAMS, Vernon J., 1996, *Rethinking Race: Franz Boas and His Contemporaries*, Lexington: University Press of Kentucky.

XIE, Yu, 1988, "Franz Boas and Statistics", *Annals of Scholarship*, vol. 5, pp. 269-296.

Résumé : Cet article se propose d'examiner le concept de « type » dans le travail de Franz Boas (1858-1942). À partir d'une lecture des principaux textes de l'anthropologue consacrés à l'anthropométrie, cet article expose la manière dont il s'est servi des méthodes statistiques pour détourner l'anthropologie physique de ses objectifs taxinomiques et mettre en avant une pensée de la relation fondée sur la variation et les phénomènes de corrélation. Boas préfère penser les « types » au pluriel pour mieux observer les jeux d'emprunts et de mélanges qui se manifestent dans les limites de la plasticité humaine.

Mots-clés : Franz Boas, anthropométrie, États-Unis, XX^e siècle, types physiques, évolutionnisme

Thinking Relatively : Franz Boas and the Concept of « Type »

Abstract: This article focuses on the concept of « type » in Franz Boas' work. Based on a close examination of his main anthropometrical texts, it sheds light on the way Boas used statistical methods in order to criticize the taxonomic approach of

physical anthropology. Instead, he developed a perspective where relations between types are put forward and emphasized the importance of variability and correlation phenomena. By using the plural "types", Boas was able to consider human plasticity as a scene for borrowing and intermixture.

Keywords: Franz Boas, anthropometry, United States, 20th century, physical types, evolution theory

Denken der Relation : Franz Boas und der « Typus »-Begriff

Abstrakt: Der « Typus »-Begriff wird hier in dem wissenschaftlichen Werk des deutsch-amerikanischen Anthropologen Franz Boas (1858-1942) untersucht. Anhand einer Analyse seiner wichtigsten Texte über Anthropometrie wird gezeigt, wie bei Boas die Statistik dazu dient, die physische Anthropologie von seinem taxinomischen Hintergrund zu befreien und einen neuen Zugang zu einem Denken der Relation zu eröffnen, das auf Variationen und Korrelationen den Fokus legt. Boas denkt die « Typen » im Plural und legt den Nachdruck auf die Anleihen und Mischungen, auf die Plastizität der Menschen und auf ihre Grenzen.

Schlüsselwörter: Franz Boas, Anthropometrie, USA, 20. Jahrhundert, Typus, physische Typen, Evolutionismus.